
Considérations historiographiques sur l'œuvre de Michelet

Rimpei MANO

Université Nanzan

Introduction

Le thème de notre communication aborde les considérations historiographiques de l'œuvre de Jules Michelet (1798–1874) par rapport aux historiens du XIX^e et du XX^e siècle.

Après la Révolution française, les historiens français, qui appartenaient souvent à la classe bourgeoise, se sont chargés de créer une « histoire nationale » qui ait pour héros le peuple français. Michelet a accompli cette mission avec ses dix-sept volumes de l'*Histoire de France* (1833–1867). Il est ainsi devenu un des fondateurs de la science historique en France.

Après sa mort, les historiens positivistes ont violemment attaqué le caractère romantique de son œuvre. Mais au milieu du XX^e siècle, Lucien Febvre, un des fondateurs de la revue des *Annales*, a réévalué les travaux de Michelet qu'il considérait comme le modèle de la « nouvelle histoire ». Désormais, l'œuvre de Michelet a retenu l'attention des historiens, surtout de l'école des *Annales*.

Dans cette communication, nous voudrions replacer l'œuvre de Michelet dans le courant de la science historique du XIX^e au XX^e siècle. Que Michelet a-t-il appris des historiens antérieurs ? Et quelles influences a-t-il exercées sur les générations postérieures ? Il nous sera possible, en examinant ces relations entrecroisées, d'éclairer l'originalité de l'histoire de Michelet.

1. Michelet et la science historique du XIX^e siècle

Commençons par examiner la situation de la science historique au début du XIX^e siècle, et en particulier l'opposition de ses deux courants majeurs, l'école philosophique et l'école narrative. En éclairant l'influence de ces deux écoles sur Michelet, nous pourrions préciser l'originalité de son histoire.

Penchons-nous d'abord sur l'œuvre de François Guizot (1787–1874) pour en dégager les procédés de l'école philosophique. L'*Histoire de la civilisation en Europe* (1828) contient les leçons professées à la Sorbonne en 1828. Dans sa première leçon, Guizot distingue deux faits historiques, les « faits matériels » et les « faits généraux », pour expliciter sa propre méthode historique.

Depuis quelque temps on parle beaucoup, et avec raison, de la nécessité de renfermer l'histoire dans les faits, de la nécessité de raconter : rien de plus vrai. Mais il y a bien plus de faits à raconter, et des faits bien plus divers qu'on n'est peut-être tenté de le croire au premier

moment : il y a des faits matériels, visibles, comme les batailles, les guerres, les actes officiels des gouvernements ; il y a des faits moraux, cachés, qui n'en sont pas moins réels [...].

Ce qu'on a coutume de nommer la portion philosophique de l'histoire, les relations des événements, le lien qui les unit, leurs causes et leurs résultats, ce sont des faits, c'est de l'histoire, tout comme les récits de batailles et des événements visibles¹.

Les « faits moraux » ne sont rien d'autre que les lois invisibles qui dominent les relations entre les « faits matériels ». Guizot, qui s'intéresse spécifiquement au côté philosophique de l'histoire, choisit la « civilisation » comme son objet d'étude. Il se distingue ainsi des historiens de l'école narrative, qui se contentent d'étudier de simples faits matériels.

Passons ensuite à l'œuvre d'Augustin Thierry (1795–1856), la grande figure de l'école narrative. Dans l'introduction à *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), Thierry explique les raisons pour lesquelles il a adopté la forme narrative. La méthode de Thierry consiste à représenter fidèlement les impressions vives que les témoins contemporains ont reçues des événements historiques.

Quant au récit, je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible du langage des anciens historiens, soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. [...] Enfin, j'ai toujours conservé la forme narrative, pour que le lecteur ne passât pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne, et que l'ouvrage ne présentât point les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entremêlés de dissertations. J'ai cru d'ailleurs que, si je m'attachais plutôt à raconter qu'à dissenter, même dans l'exposition des faits et des résultats généraux, je pourrais donner une sorte de vie historique aux masses d'hommes comme aux personnages individuels² [...].

Thierry préfère ainsi la méthode d'exposition à celle d'argumentation. L'historien, en s'attachant « plutôt à raconter qu'à dissenter », réussira à s'effacer lui-même et à laisser parler les faits eux-mêmes. Il prétend ainsi que l'absence de l'historien certifie l'authenticité de sa narration³.

Quant au jeune Michelet, qui a commencé sa carrière d'historien un peu plus tard, quelle attitude a-t-il adoptée à l'égard des deux écoles précédentes ? Dans la préface de 1869 à *l'Histoire de France*, Michelet évoque le moment où il a entrepris l'œuvre de sa vie. La science historique de cette époque lui semblait incomplète sur les deux plans, matériel et spirituel :

En résumé, l'histoire, telle que je la voyais en ces hommes éminents (et plusieurs admirables) qui la représentaient, me paraissait encore faible en ses deux méthodes :

Trop peu matérielle, tenant compte des races, non du sol, du climat, des aliments, de tant de circonstances physiques et physiologiques.

Trop peu spirituelle, parlant des lois, des actes politiques, non des idées, des mœurs, non du grand mouvement progressif, intérieur, de l'âme nationale.

Surtout peu curieuse du menu détail érudit, où le meilleur, peut-être, restait enfoui aux sources inédites⁴.

1 François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Hachette, « Pluriel », 1985, p. 57–58.

2 Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, neuvième édition, Paris, Furne, 1851, 2 vol., t. I, p. 6.

3 Roland Barthes critique un tel raisonnement qui se trouve souvent chez les historiens et les romanciers du XIX^e siècle : « Au niveau du discours, l'objectivité — ou carence des signes de l'énonçant — apparaît ainsi comme une forme particulière d'imaginaire, le produit de ce que l'on pourrait appeler l'illusion référentielle, puisque ici l'historien prétend laisser le référent parler tout seul » (Roland Barthes, « Le discours de l'histoire », *Le bruissement de la langue*, Editions du Seuil, « Points Essais », 1984, p. 168).

4 Michelet, *Histoire de France*, Editions des Equateurs, 2008–2009, 17 vol., t. I, p. 12.

Il paraît évident que la méthode « tenant compte des races » désigne celle de Thierry, et la méthode « parlant des lois, des actes politiques » celle de Guizot. Michelet a ainsi critiqué les œuvres de ses prédécesseurs, mais il a quand même repris la suite de leurs travaux en élargissant le domaine des études historiques sur les plans matériel et spirituel.

Camille Jullian explique l'attitude de Michelet dans les *Notes sur l'histoire en France au XIX^e siècle* (1897) : « Pour arriver à “cet idéal”, Michelet combine les méthodes des deux écoles qui l'ont précédé. De l'école narrative, il tient le goût des beaux *récits*, vivants, imagés, colorés à la couleur du temps. Aux *systèmes* de l'école philosophique, il emprunte ses études sur le gouvernement, sur l'état social, sur les questions religieuses⁵ ». Michelet n'a pas choisi une des deux méthodes, mais il a voulu les prendre toutes les deux. En unifiant le récit et la dissertation dans une narration continue, il a essayé de faire la synthèse des deux écoles précédentes.

2. Les influences philosophiques : Cousin et Vico

Pour considérer la formation de l'historien Michelet, il ne faut pas oublier les influences philosophiques. Le jeune Michelet s'intéressait à la philosophie autant qu'à l'histoire, et de fait il enseignait les deux disciplines. Comme Lucien Febvre le remarque, ces deux disciplines ne s'opposaient pas forcément au début du XIX^e siècle⁶. Prenons ici pour exemple les deux philosophes les plus importants pour Michelet : Victor Cousin et Giambattista Vico.

La philosophie éclectique de Victor Cousin (1792–1867) avait une grande autorité dans les années 1820. Il avait introduit en France la philosophie allemande : Schelling, Hegel et Herder. Il a exercé une grande influence sur la jeune génération ; il a conseillé à Michelet de traduire la *Science nouvelle* de Vico, et à Edgar Quinet, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder. Sa philosophie de l'histoire a offert une base théorique aux historiens contemporains.

Dans le *Cours de philosophie* (1828), professé à la Sorbonne en 1828, Cousin prétend que le cours de l'histoire est entièrement gouverné par la Providence. Si l'histoire nous semble être un jeu de hasard, elle est parfaitement raisonnable aux yeux de Dieu : « L'histoire est un jeu où tout le monde perd successivement, excepté l'humanité qui gagne à tout, à la ruine de l'un comme à la victoire de l'autre. [...] De même dans l'histoire générale tout se succède, tout se détruit, tout se développe, tout tend à l'accomplissement du but de l'histoire⁷ ». Il s'ensuit que tous les événements historiques ne sont que la manifestation de la volonté providentielle.

L'histoire est la manifestation des vues providentielles de Dieu sur l'humanité ; les jugemens^[sic] de l'histoire sont les jugemens de Dieu même. [...] Si l'histoire est le gouvernement de Dieu, rendu visible, tout est à sa place dans l'histoire ; et si tout y est à sa place, tout y est bien, car tout mène au but marqué par une puissance bienfaisante. De là, Messieurs, ce haut optimisme historique que je m'honore de professer, et qui n'est pas autre chose que la civilisation mise en rapport avec son premier et son dernier principe, avec celui qui l'a faite en faisant l'humanité, et qui a tout fait avec poids et mesure, pour le plus grand bien de toutes choses⁸.

Tout doit être « bien » dans l'histoire, parce que tout doit être nécessaire aux yeux de Dieu.

5 Camille Jullian, *Notes sur l'histoire en France au XIX^e siècle* suivi de *Extraits des historiens français du XIX^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1979, p. XLVII.

6 « Singularité ? Non. Autour de lui, et Joseph de Maistre, et Ballanche, et Bonald, et Quinet, et Auguste Comte ont les mêmes préoccupations d'histoire philosophique » (Lucien Febvre, *Michelet et la Renaissance*, Flammarion, 1992, p. 63).

7 Victor Cousin, *Cours de Philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 1991, p. 169.

8 *Ibid.*, p. 198–199.

Les désastres historiques, quoiqu'ils nous semblent tragiques, portent certainement en eux un fruit bénéfique. L'humanité achève ainsi infailliblement son progrès dans la dialectique de l'histoire. Cet « optimisme historique » doit impliquer un certain caractère conformiste, puisqu'il nous oblige à approuver la situation actuelle comme le résultat de la volonté divine.

L'influence de la philosophie de l'histoire de Cousin est apparente dans les premières œuvres de Michelet, surtout dans l'*Introduction à l'histoire universelle* (1831). Michelet y définit l'histoire comme un conflit entre deux principes opposés : l'homme et la nature, l'esprit et la matière, la liberté et la fatalité : « Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant ; celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. [...] Si cette introduction atteignait son but, l'histoire apparaîtrait comme l'éternelle protestation, comme le triomphe progressif de la liberté⁹ ».

Et ce « triomphe progressif » s'avance à mesure que l'humanité émigre de l'Orient vers l'Occident : « Suivez d'Orient en Occident, sur la route du soleil et des courants magnétiques du globe, les migrations du genre humain ; observez-le dans ce long voyage de l'Asie à l'Europe, de l'Inde à la France, vous voyez à chaque station diminuer la puissance fatale de la nature, et l'influence de race et de climat devenir moins tyrannique¹⁰ ». Ce schéma linéaire du progrès humain de l'est vers l'ouest ressemble à celui de la philosophie allemande, que Cousin a introduite en France.

L'autre figure importante pour Michelet s'appelle Giambattista Vico (1668–1744), philosophe napolitain du XVIII^e siècle. Il a critiqué la philosophie cartésienne, alors dominante dans toute l'Europe. Il a renié la priorité de la méthode analytique proposée par Descartes, et réclamé l'importance de la méthode synthétique. Il a voulu unifier la « critique » et la « topique », c'est-à-dire l'art de juger et l'art d'inventer, pour fonder un système général des sciences.

De nos jours la critique est seule cultivée, et la topique (ou art d'inventer), qui devrait la précéder, est négligée entièrement. C'est encore une erreur : l'invention des choses précède naturellement le jugement que l'on porte de leur vérité ; la topique doit donc précéder la critique. La première nous habituant à parcourir successivement les *lieux* qui peuvent nous fournir des raisons nous rend capables d'apercevoir sur-le-champ, dans chaque cause, tous les moyens de persuader¹¹.

Dans la préface de 1869 à l'*Histoire de France*, Michelet affirme que c'était le seul personnage qu'il tienne pour maître : « Je n'eus de maître que Vico. Son principe de la force vive, de *l'humanité qui se crée*, fit et mon livre et mon enseignement. Je restai à bonne distance des doctrinaires, majestueux, stériles, et du grand torrent romantique de "l'art pour l'art"¹² ». Michelet renie ainsi nettement l'influence de ses contemporains sur lui-même.

Mais l'influence de Vico était-elle aussi absolue que Michelet lui-même l'affirme ? Au début de sa carrière d'historien, Michelet était également sous l'influence de la philosophie de l'histoire de Cousin. Comme nous l'avons vu, dans l'*Introduction à l'histoire universelle*, il a adopté le schéma linéaire de la philosophie de l'histoire, non le schéma circulaire de « *corso, ricorso* » de Vico. Lorsqu'il a publié la traduction de la *Science nouvelle* de Vico en 1827, il l'a intitulée *Principes de la philosophie de l'histoire*. En utilisant le nom de « philosophie de l'histoire » qui ne se trouvait pas dans le titre original, Michelet voulait manifester un certain respect à Cousin, qui

9 Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, *Œuvres complètes*, Flammarion, t. II, 1972, p. 229.

10 *Ibid.*

11 Michelet, *Œuvres choisies de Vico*, *Œuvres complètes*, Flammarion, t. I, 1971, p. 352.

12 Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 14.

avait alors une grande autorité.

Mais désormais Michelet s'est éloigné rapidement de la philosophie de l'histoire de Cousin, qui lui semblait trop « fataliste ». Au contraire, la philosophie de Vico, qui attribuait l'initiative du mouvement historique à la volonté libre du peuple, a davantage fasciné Michelet, qui avait l'intention de faire du peuple français le héros de son histoire.

Le mot de la *Scienza nuova* est celui-ci : *l'humanité est son œuvre à elle-même*. Dieu agit sur elle, mais par elle. L'humanité est divine, mais il n'y a point d'homme divin. Ces héros mythiques, ces Hercules dont le bras sépare les montagnes, ces Lycurgue et ces Romulus, législateurs rapides, qui, dans une vie d'homme, accomplissent le long ouvrage des siècles, sont les créations de la pensée des peuples¹³.

De plus, l'analyse des mythes antiques de Vico ainsi que les études des contes de Grimm, ont suscité le vif intérêt de Michelet pour les études folkloriques. Il a adopté la méthode de Vico pour analyser les anciens droits français dans les *Origines du droit français* (1837).

Ainsi Cousin et Vico ont-ils exercé chacun à sa manière une grande influence sur le jeune Michelet. Cousin, philosophe contemporain et très influent, lui a offert un schéma progressiste de l'histoire. Par contre, la philosophie de Vico l'a charmé avec son principe volontaire et son caractère synthétique. Michelet, avec une curiosité insatiable, a avidement assimilé ces éléments très divers, quelquefois contradictoires.

3. Michelet et la science historique du XX^e siècle

Examinons ensuite la relation de Michelet avec la science historique du XX^e siècle. Sous la troisième république, les historiens ont essayé d'établir l'histoire comme une science positive, et de l'intégrer dans le programme universitaire. Charles-Victor Langlois (1863–1929) et Charles Seignobos (1854–1942), professeurs de la Sorbonne, ont publié l'*Introduction aux études historiques* (1898) comme manuel pour les étudiants d'histoire. Ils y ont nettement renié la valeur scientifique de l'œuvre de Michelet, et cherché à établir des méthodes objectives de la science historique.

Parmi les travaux de l'historien, Langlois et Seignobos accordent la plus grande importance à la critique des documents. Ils en expliquent en détail les divers procédés dans leur livre. Ils consacrent naturellement plus de pages aux « opérations analytiques », c'est-à-dire aux critiques, qu'aux « opérations synthétiques ».

Ainsi le travail historique est un travail critique par excellence ; lorsqu'on s'y livre sans s'être préalablement mis en défense contre l'instinct, on s'y noie. Pour être averti du danger, rien n'est plus efficace que de faire un examen de conscience, et d'analyser les raisons de l'*ignavia* qu'il s'agit de combattre jusqu'à ce qu'elle ait fait place à une attitude d'esprit critique¹⁴.

Mais certains historiens sont mécontents de ces méthodes positivistes, qui leur semblaient trop rigides pour profiter de la richesse des documents. Lucien Febvre (1878–1956) et Marc Bloch (1886–1944) ont violemment attaqué les historiens positivistes. Ils ont fondé la revue des *Annales* en 1929 pour apporter une rénovation radicale à la science historique.

La révolution des *Annales* consiste tout d'abord à élargir drastiquement le domaine des

13 Michelet, Avant-propos à l'*Histoire romaine*, *Œuvres complètes*, t. II, p. 341.

14 Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Kimé, 1992, p. 70.

études historiques. François Dosse l'explique dans *L'histoire en miette* (1987) : « Les *Annales* rénovent donc radicalement le discours historique. En premier lieu, comme le titre de la revue le laisse supposer, elles privilégient les phénomènes économiques et sociaux délaissés jusque-là¹⁵ ». Et justement à ce propos, Michelet est considéré comme un des précurseurs des historiens des *Annales*. Dans le cours du Collège de France de l'année 1942–1943, publié sous le titre de *Michelet et la Renaissance* (1992), Febvre prétend que Michelet a établi pour la première fois une méthode historique véritablement « totalitaire » et « synthétique ».

Si nous consentons à employer des mots d'aujourd'hui, nous définirons la méthode historique de Michelet de 1840 à l'aide de deux mots : elle est totalitaire, et elle est synthétique.

Elle est totalitaire, car elle n'assigne pas à l'historien la tâche de faire revivre l'une ou l'autre des activités multiples dans quoi s'exercent les hommes, l'activité politique par exemple, ou juridique, ou religieuse. [...]

Elle est synthétique, car il ne suffirait pas que les historiens étudient séparément l'histoire politique, ou l'histoire juridique, ou l'histoire artistique — chacun d'eux enfoncé dans sa spécialité et se désintéressant totalement de celle du voisin¹⁶.

Une autre rénovation des *Annales* consiste à défendre la subjectivité de l'historien pour soutenir la notion de l'« histoire-problème » : « Un autre aspect novateur de cette école annaliste se situe dans la valorisation de l'histoire-problème. L'historien, pour Marc Bloch et Lucien Febvre, ne peut se contenter d'écrire sous la dictée des documents, il doit leur poser des questions, les insérer dans une problématique. Contre l'histoire-récit de Langlois et Seignobos, ils préconisent une histoire-problème, matrice théorique de la conceptualisation future d'une histoire structurale¹⁷ » (Dosse). À ce propos, Febvre remarque que Michelet a nettement défendu le rôle subjectif de l'historien en déclarant la « partialité » de son œuvre.

De là, le caractère nécessairement subjectif de toute histoire — si objective qu'elle se dise, et qu'elle puisse être. Au fond, une seule forme d'histoire est objective (et encore !), c'est la chronologie. [...] Mais dès que le tableau se complique, dès qu'il s'agit de faits moins élémentaires, et d'interactions de faits les uns sur les autres — tout change. Il n'est plus question d'objectivité. Michelet l'a vu. Il l'a dit. Et je ne vois pas comment on pourrait échapper à ses conclusions¹⁸.

Ainsi, pour les historiens des *Annales*, l'œuvre de Michelet restait un modèle privilégié de la « nouvelle histoire » : « Mais celui dont la conception de l'histoire apparaît comme la plus proche de celle des *Annales*, sans l'appareil statistique, avec le romantisme en plus, c'est Jules Michelet, présenté aujourd'hui comme le pape de la nouvelle histoire, canonisé tardivement¹⁹ » (Dosse). Son intérêt aux mœurs, à l'hérésie, au corps, à la géographie, offre d'innombrables suggestions aux historiens d'aujourd'hui.

Conclusion

Nous ne saurions trop souligner l'influence de Michelet sur l'histoire d'aujourd'hui. Par

15 François Dosse, *L'histoire en miettes*, La Découverte/Poche, 2010, p. 64.

16 Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 108.

17 François Dosse, *op. cit.*, p. 69–70.

18 Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 118–119.

19 François Dosse, *op. cit.*, p. 88.

exemple, dans *Les lieux de mémoire* (1984–1992), référence essentielle des études historiographiques, Pierre Nora traite Michelet comme un lieu privilégié, où se focalisent toutes les mémoires²⁰. Quand on discute des problèmes historiographiques, on se réfère souvent à Michelet. Nous nous bornons ici à prendre un seul exemple, qui concerne le rôle du récit dans la narration historique.

Le rôle du récit est une grande problématique de l'histoire depuis l'opposition de l'école narrative et de l'école philosophique du XIX^e siècle. Au XX^e siècle, beaucoup d'historiens ont attaqué l'« histoire événementielle » de la génération positiviste. Ils ont renié le rôle du récit dans l'œuvre historique, et prétendu remplacer l'histoire-récit par l'histoire-problème. Mais cela n'a pas empêché certains historiens de plaider pour le récit. Par exemple, dans *Comment on écrit l'histoire* (1971), Paul Veyne déclare que l'histoire n'est « rien qu'un récit véridique » ; il prétend que les historiens doivent s'occuper plus d'enrichir les « topiques », à l'instar de Vico, que de poursuivre en vain des méthodes objectives²¹.

Le philosophe Jacques Rancière soutient lui aussi l'importance du récit dans *Les noms de l'histoire* (1992). Il remarque que les historiens sont tombés aujourd'hui dans le dilemme de la « scientification » de l'histoire ; ils ont sacrifié la richesse du récit pour l'objectivité de leurs études. Pour les dégager de ce dilemme, Rancière les incite à profiter de l'ambiguïté du mot « histoire » : l'histoire-récit et l'histoire-science.

Le propre de la révolution historienne alors n'est pas simplement d'avoir su définir les objets nouveaux de la longue durée, de la civilisation matérielle et de la vie des masses et leur adapter les instruments nouveaux de la langue des chiffres. Il est d'avoir su reconnaître, dans le chant des sirènes de l'âge scientifique, la menace de sa perte, le dilemme caché sous les propositions de sa scientification : *ou l'histoire ou la science*. Il est d'avoir su, pour y répondre, maintenir le jeu de l'homonymie parce qu'il était seul susceptible de transformer la disjonction en conjonction : *et la science et l'histoire*²² [...].

Selon Rancière, certains historiens des *Annales* — Braudel, Le Roy Ladurie — ont réussi à surpasser ce dilemme en s'inventant un langage original. Et il considère Michelet comme un des précurseurs de cette révolution historiographique : « Michelet est l'initiateur de cette révolution dans le système des temps qui caractérise l'écriture de la nouvelle histoire²³ ». Ainsi l'histoire de Michelet ne cesse-t-elle jamais de nous lancer de nouvelles problématiques.

20 « Michelet, qui transcende tout lieu de mémoire possible parce que de tous il est le lieu géométrique et le dénominateur commun, l'âme de ces *Lieux de mémoire* » (Pierre Nora, « La nation-mémoire », in *Les Lieux de mémoire*, « Quatre », Gallimard, 1997, 3 vol., t. II, p. 2209).

21 « À vrai dire, peu d'idées sont aussi utiles et aussi négligées que celle de la topique, cette sorte de répertoire destiné à faciliter l'invention ; Vico se plaignait que, déjà de son temps, historiens et philosophes de la politique négligeaient la topique au profit de la seule critique » (Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, « Points Histoire », Seuil, 1996, p. 287–288).

22 Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Editions du Seuil, « La librairie du XX^e siècle », 1992, p. 18.

23 *Ibid.*, p. 101.